

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 88 (1943)
Heft: 11

Artikel: L'emploi de l'outil de pionnier au combat
Autor: Nicolas
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342217>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'emploi de l'outil de pionnier au combat

Durant ces quatre ans de service actif, notre armée a procédé à la construction d'importants ouvrages de fortification. Les travaux ont souvent été entrepris par les troupes, d'après leurs propres moyens et sans bénéficier de l'aide de techniciens. Elles ont su résoudre cette tâche avec succès et elles ont acquis en ce domaine certainement une grande expérience.

Cependant, notre troupe sait assez mal utiliser l'outil de pionnier pour *improviser rapidement* des fortifications de campagne. C'est une regrettable lacune, qui est particulièrement sensible dans les jeunes troupes sortant des écoles de recrues. Les programmes d'instruction sont tellement chargés que l'on a beaucoup de peine à trouver le temps nécessaire pour apprendre à faire des travaux de fortification. Cette question mérite pourtant une étude plus sérieuse vu l'accroissement de l'efficacité des moyens de combat. Sinon notre armée se saignera sans profit dès les premiers engagements. Il nous faut connaître les expériences que les belligérants ont faites.

Pour cette raison, nous avons tenu à traduire et à reproduire ici une étude qui a paru dans le journal *Kriegskunst in Wort und Bild*, en avril 1943. La voici :

Les dures expériences de la première guerre mondiale avaient appris à chaque soldat que l'outil de pionnier était pour lui un camarade indispensable, aussi bien dans l'offensive que dans la défense. Il ne s'en séparait jamais.

Cette leçon s'est entièrement confirmée sur les champs de bataille actuels, plus particulièrement à l'Est. Depuis longtemps se sont tus ceux qui prétendaient parfois au début de

ce conflit que les travaux de terrassement diminuaient l'élan de l'attaque et qu'ils accusaient un manque de courage.

Cette étude veut démontrer l'utilité de l'outil portatif, indiquer ses modes d'emploi. Nous voudrions surtout prouver aux soldats de tous rangs et de toutes armes qu'ils doivent, sans hésiter et sans ménager leur effort, se servir de leur outil partout où peut siffler une balle, éclater une grenade ou tomber une bombe.

Dans le duel des feux que le fusilier ou le mitrailleur livre au fantassin ennemi, celui qui sait se créer rapidement un couvert, derrière lequel il tire plus calmement et à meilleur escient, s'assure un très net avantage sur son adversaire, car il peut mieux mettre à profit toutes les qualités de son arme.

Un fossé étroit et profond protège le tireur de l'effet des feux et le soustrait à toute action d'écrasement des chars. Il lui permet d'attendre tranquillement la vague d'assaut ennemie et de la décimer à la mitrailleuse, au fusil ou à la grenade. Il constitue encore la base de départ pour l'équipe de choc qui attaquera les blindés avec les moyens du combat rapproché ou qui projettera une mine sous ses chenilles.

L'observateur d'artillerie ne dirige le tir de ses batteries avec précision pour soutenir l'infanterie au plus près, que si son observatoire avancé et ses moyens de liaison sont à l'abri des vues et des coups ennemis.

La patrouille de pionniers qui a reçu la mission de détruire un obstacle, s'en approche de nuit et s'enterre à sa proximité immédiate, en attendant la minute précise où elle le fera sauter. C'est le procédé qui lui assure avec le plus de certitude la possibilité d'exécuter son importante mission. Dans le couvert, qu'elle s'est créé, elle échappe à un anéantissement presque certain ; elle est en outre constamment en mesure de riposter à toute patrouille ennemie.

Toute troupe mise au repos dans le rayon d'action de l'aviation ennemie doit, en utilisant au maximum les possibilités de camouflage, commencer immédiatement la construc-

tion de tranchées-abris anti-aériens ; ce n'est qu'ensuite qu'elle pourra être ravitaillée et jouir du repos mérité ; sinon elle risque d'être affaiblie ou anéantie prématurément par les bombes ou les armes de bord de l'avion, avant même qu'elle puisse parvenir sur le champ de bataille.

Les combats dans la zone fortifiée de Sébastopol représentent l'exemple le plus frappant de la valeur des fortifications de campagne. Il est notoire que les Soviets ont atteint, par des mesures draconiennes, une maîtrise extraordinaire dans l'emploi de l'outil de pionnier. Favorisés par le terrain couvert et compartimenté, ils y avaient creusé d'innombrables trous individuels et une multitude de tranchées. L'étroitesse de ces fossés était telle, que l'on ne pouvait s'y mouvoir qu'en plaçant le corps de biais ; leur profondeur, en revanche permettait à l'homme debout de disparaître entièrement dans le sol et de se soustraire presque complètement à l'efficacité des projectiles. Il fallait un véritable hasard pour qu'un coup direct pénétrât dans l'un d'eux. Même si l'obus frappait le bord de la tranchée, il ne réussissait pas à anéantir les occupants qui, tapis tout au fond, restaient constamment prêts à reprendre la lutte.

L'artillerie lourde écrasait les installations russes en acier, ensevelissait les garnisons sous les décombres ; les canons d'assaut et la D.C.A. saccageaient de plein fouet les embrasures et les meurtrières, pulvérisaient les armes et leurs servants qui y étaient postés ; mais sans cesse, la résistance soviétique renaissait dans des ouvrages de campagne imprévus, à ciel ouvert. Seule la supériorité individuelle de leurs fantassins et de leurs pionniers dans le combat rapproché permit aux Allemands de venir à bout de cette ténacité sans pareille.

On pourrait multiplier les exemples à volonté. Ceux-ci suffisent à démontrer l'importance de l'outil de pionnier. Son emploi constant, durant l'attaque comme dans la défense, conditionne le rendement maximum des armes et évite une usure prématurée des troupes avant le moment décisif.

L'outil protège le combattant contre les feux de l'infanterie et de l'artillerie. Il le préserve contre l'action des chars et des avions, ainsi que, partiellement encore, contre celle des gaz de combat. Il lui permet de tenir sous l'ouragan de feu et d'acier, puis de combattre.

Il constitue par conséquent, en fait, une arme tout aussi capitale que les autres engins. Il faut que la troupe apprenne à fond son emploi et acquière une grande maîtrise dans son maniement.

Le choix de la position est essentiel.

D'un premier bond, l'homme atteint l'emplacement qui lui assure un bon champ de tir, un couvert et un camouflage.

Il se plaque au terrain et exécute tous ses mouvements au ras du sol. Il commettrait une faute grave, s'il se découvrait inutilement, comme une cible. Toute négligence (mouvements exagérés des bras ou des jambes, maniement insouciant de la pelle, rejet ostensible de la terre) attire les balles adverses.

Pendant tous les travaux de terrassement, il continue d'observer les alentours et garde son fusil à portée de sa main ; il veille toutefois à ne pas le recouvrir de terre.

Il travaille des deux mains, voire d'une main seulement si le feu ennemi l'oblige à se coller au sol. Il commence par creuser sous son corps, ou à droite à côté de lui. Il enlève d'abord la couche supérieure et la met soigneusement en tas ; elle lui servira plus tard à camoufler sa position ; elle lui donne un premier couvert et lui fournit un appui pour son arme.

Il creuse ensuite une sorte de cuvette aplatie, en répartissant les déblais. Puis il procède au camouflage de ce travail.

En peu de temps, il a obtenu un *trou individuel pour tireur couché*. Ce genre de position permet de mettre les armes en action et couvre le tireur contre les feux frontaux de fusil ou de mitrailleuse ; il le protège très mal contre les éclats d'obus.

Le soldat ne peut pas se contenter ainsi de ce premier résultat ; sans trêve, il faut qu'il continue à travailler, tant que le combat le lui permet.

Il transforme peu à peu l'abri initial en une *position pour tireur à genoux*, qui assure à son occupant accroupi une meilleure protection contre les éclats de l'artillerie et des lance-mines.

Il peut la recouvrir soit de la toile spéciale anti-gaz pour se prémunir contre une aspersion éventuelle de liquides toxiques, soit de la toile de tente qui le mettra en partie à l'abri des intempéries.

A la longue, la position accroupie devient intenable. En outre, la faible profondeur de l'installation n'offre guère de sécurité contre les chars ; et le soldat sait qu'il ne peut pas sortir de son trou, au moment de l'attaque des blindés, sans courir le risque certain d'être tué.

Sa seule sauvegarde réside encore dans l'emploi intensif de son outil. N'interrompant son labeur que pour observer et combattre, il approfondit sa position jusqu'à ce qu'il *puisse tirer debout*. La profondeur doit lui permettre d'épauler aisément et lui assurer un bon champ d'observation et de tir. Le trou doit être aussi étroit que possible avec des parois bien verticales. Il constitue alors une protection très efficace contre les balles et les éclats d'obus. Si les chars surgissent et menacent de l'écraser, l'homme s'accroupit tout au fond et laisse passer le blindé par-dessus sa tête.

Ces positions permettent ainsi d'accepter la lutte contre l'assaillant. Une arme anti-chars incendiera un char par un coup direct ; ailleurs, une mine bien placée arrachera une chenille, permettant au groupe de choc d'attaquer et de réduire l'équipage.

Ces pertes successives diminueront la puissance de l'attaque à mesure que les chars s'enfonceront dans le système de défense. De plus, l'infanterie qui, dans le sillage des chars, croyait pouvoir occuper sans coup férir un terrain qui semblait

conquis par les blindés, se heurtera de toutes parts aux feux des défenseurs, qui auront réapparu dans leurs trous. L'attaque ennemie s'effondrera. La défense aura tenu.

Il est souvent très difficile de camoufler le parapet de la tranchée de façon qu'il devienne invisible. L'observateur du char l'apercevra en tous les cas ; il s'efforcera alors, soit de passer à distance du fossé, pour éviter une attaque par les moyens du combat rapproché, ou bien cherchera à détruire le défenseur au canon ou à la mitrailleuse. Pour cette raison on renonce souvent au parapet. L'enlèvement complet des déblais, effectué généralement de nuit, représente le meilleur des camouflages. La présence d'une tranchée étroite et profonde ne peut plus se discerner qu'à très courte distance, à quelques mètres au plus. Le char ne peut plus se détourner à temps. Lorsqu'il la découvre, il est si près que ses armes de bord ne peuvent plus agir. Il ne peut pas procéder non plus par écrasement, le défenseur n'ayant qu'à disparaître dans le sol. Il s'offre sans défense à l'audace des équipes de choc qui veulent l'attaquer.

La disparition des déblais n'est évidemment pas réalisable dans tous les cas. La nécessité d'un champ de tir impose parfois la construction d'un parapet surélevé, car l'efficacité du feu prime les conditions de sécurité. Il ne reste d'autres ressources qu'à raccorder soigneusement le remblai au terrain avoisinant et à bien le camoufler, de façon à diminuer sa visibilité.

Des soldats habiles et travailleurs réussissent, même sous le feu, à se créer très rapidement un abri au moyen de leur outil. Chacun construit d'abord son propre trou individuel pour tirer debout. Puis en profitant de toutes les pauses de combat et en ne s'accordant que le repos strictement nécessaire, chacun perfectionne cette installation individuelle par l'établissement de boyaux de communication, qui les relieront aux voisins et qui donneront au groupe la possibilité de communiquer avec l'arrière. On obtient ainsi la *position défensive d'un groupe*.

Plus une troupe sait rapidement passer du stade des trous individuels au système des tranchées de groupe, plus elle accroît ses chances de pouvoir tenir le terrain conquis.

Ces positions de groupe constituent en outre l'embryon de l'organisation d'un grand front, au cas où la défense devrait se prolonger.

Le soldat qui sait employer son outil selon ces principes, dispose d'un moyen précieux de combat. Celui qui a été plaqué au sol par une gerbe de balles, celui qui s'est enterré sous le feu à l'aide de sa bayonnette, de son couvercle de gamelle ou simplement de ses doigts, celui qui a vu tomber à ses côtés ses camarades découverts, celui-là connaît la réelle valeur de certains arguments tels que ceux-ci :

« A quoi bon s'enterrer, puisque nous allons bientôt attaquer ? »

« Pourquoi commencerions-nous à creuser ce boyau, puisque nous allons être relevés cette nuit ? »

De semblables propos sont la marque d'une insouciance et d'un manque de camaraderie criminels. Ils peuvent coûter la victoire.

Il faut éviter à tout prix d'aussi sanglantes expériences. Par l'instruction, apprenons à nos hommes l'importance de l'outil, créons le réflexe de son emploi constant ; donnons-leur l'habitude de s'en servir sans attendre un ordre spécial. Donnons à chacun la conviction que l'outil de pionnier constitue la meilleure aide et le meilleur ami sur le champ de bataille.

NICOLAS.
